

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

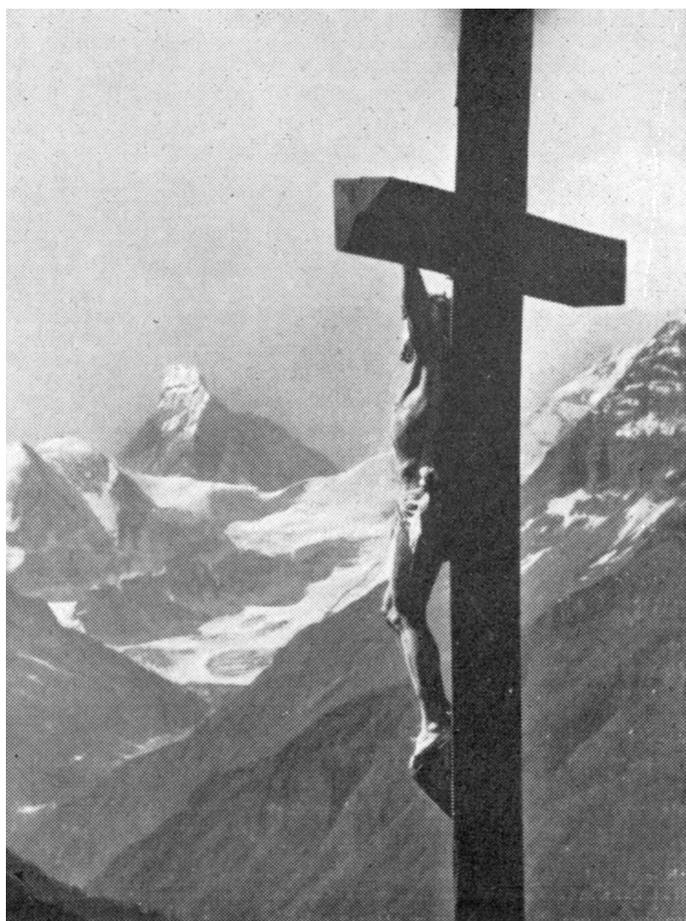
Edition numérique

Georges REVAZ

Le chanoine Joseph Gross

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1956, tome 54, p. 50-57

© Abbaye de Saint-Maurice 2012



Le chanoine Joseph Gross

Le vendredi 13 janvier dernier mourait à la clinique Saint-Amé notre cher confrère, le chanoine Joseph Gross. Il s'en est allé après de très longs mois de souffrances, envahi progressivement par un mal que ne sont point parvenus à conjurer les soins les plus entendus de la Faculté et le meilleur dévouement des sœurs infirmières. Pourtant, ce malade espérait guérir. Longtemps, il ne crut pas que ses malaises receussent pareille gravité et il essaya de les vaincre en se soumettant à quoi qu'aient pu lui suggérer non seulement ses médecins mais encore ses amis. Sans cette tenace volonté qui sans doute arracha à son organisme toutes les forces possibles de résistance, la male mort aurait bien plus tôt fait son œuvre... Le chanoine croyait à la vie, se dissimulant presque la réalité de son état, excluant, même avec une sorte d'obstination, jusqu'à l'idée que ses jours pourraient lui être comptés. Aussi, quand, au début de décembre dernier, on jugea bon de l'avertir que ses forces déclinaient et qu'il devait se préparer au suprême passage, eut-il un instant de douloureuse déception. Un instant, avons-nous dit, car aussitôt il accepta son sort comme venant de ce Dieu qu'il entendait servir jusqu'au bout et qui n'impose pas des sacrifices sans donner en même temps les grâces de les supporter vaillamment. Dès ce jour, ce grand malade ne songea plus qu'à comparaître devant son Juge. Quelle aubaine de se présenter à lui les mains chargées de précieux mérites : l'offrande généreuse des lourdes heures de clinique, de solitude douloureuse, d'inquiétude... Cette âme tout d'un coup se rasséra dans le rayonnement d'une foi qui se retrouvait toute en résignation, bonté, patience.

FIDELITAS GERMINABIT EX TERRA

C'est aux Marécottes que, le 18 septembre 1898, naissait notre confrère. Ses parents appartenaient tous deux à de vieilles familles de ce village et, pourrions-nous ajouter, de cette partie du village où, maintes fois, l'Eglise et le Pays viennent chercher d'excellents prêtres, des magistrats, des officiers. C'est ainsi que l'ascendance maternelle du chanoine

s'honorait d'appeler cousin germain un prêtre particulièrement distingué, le Révérend Père Joseph Décaillet, de la Congrégation du Saint-Esprit, Supérieur de l'Institut des Missions à Fribourg. Cette présence sacerdotale dans la périphérie familiale semble appeler la vocation du jeune Joseph. On pressent cette discrète influence, ce sillage inscrit dans un même sang... Dès lors, nul ne s'étonna lorsque ce vif adolescent, pourtant si mêlé à la vie de son pays natal, si heureux au milieu de ses camarades d'école primaire, prit le chemin du Collège de Saint-Maurice pour y commencer ses études classiques. En ce temps-là, la vie des étudiants était celle de l'Internat, avec sa discipline austère, sa clôture, ses mille et une formes calquées sur celles de l'Abbaye toute proche. Le jeune Marécottain s'y adapta mieux qu'on aurait pu croire, aidé d'ailleurs par l'exemple et les encouragements de ses compatriotes, alors nombreux parmi les élèves du collège abbatial. C'était le temps où les parents estimaient à leur juste valeur les longues années qu'exigeait la préparation d'une carrière libérale ; c'était le temps où ils avaient plus de joie à s'imposer eux-mêmes de parfois lourds sacrifices pour assurer l'avenir de leur enfant que de voir celui-ci gagner sa vie dans un atelier ou un chantier et apporter chaque semaine à la caisse familiale de beaux écus sonnants... D'autre part, la vallée de Salvan n'étant reliée à la plaine par le chemin de fer qu'une partie de l'année, il n'était pas question d'externat... Il fallait payer comme on pouvait ses factures de collège. Les parents de notre confrère besognèrent très durement pour y parvenir, rassemblant tout ce que leur procurait l'économie conjuguée d'un métier artisanal et de l'agriculture. Témoin de tant de travail et de sacrifices, le futur chanoine retint en son cœur un attachement profond à tous ses biens patrimoniaux, voyant en eux les indispensables degrés d'un escalier royal, celui-là même qui conduit à une libération spirituelle... Une maison, des champs et des prés, des forêts, des vignes : ce sont misérables biens à celui seulement qui en fait un écran entre son âme et Dieu.

Ses études classiques achevées, Joseph Gross demanda à l'Abbaye de l'accueillir parmi ses chanoines. Il en prit le saint habit le 28 août 1919. Son entrée dans ce vénérable monastère impliquait elle aussi une fidélité. A qui est issu de Salvan, l'antique abbaye n'est rien moins qu'une maison

de famille ; l'état clérical, à une ou deux exceptions près, le clergé abbatial. Parmi ses confrères aînés, le nouveau novice pouvait recevoir l'encouragement de quelques-uns de ses combourgeois, MM. les chanoines Eugène Gross, Louis Revaz et Louis Cergneux. Juste avant eux, on aurait cité le nom



d'un remarquable directeur du Pensionnat, M. le chanoine Eugène Coquoz, qui avait véritablement éduqué des générations d'étudiants. Joseph Gross n'était donc pas un isolé, mais ce sarment nouveau issu d'un même rameau et nourri du même soleil...

A côté de la tradition religieuse et ecclésiastique qu'il poursuivait, le chanoine Joseph Gross héritait de ses origines marécottaines des convictions politiques auxquelles il demeura fidèle en toutes circonstances. Sa jeunesse avait été témoin, sur le plan communal, de luttes passionnées... Il en avait conservé une âme de combattant et, parfois, celle que l'on se plaît à trouver chez les sportifs et les bons joueurs... C'est dire qu'il aimait à défendre ses principes avec une

fougue entraînante et aussi à estimer un adversaire à sa juste valeur... Jamais, a priori, il n'aurait vu en ce dernier cette sorte de suppôt du diable qu'il faut vouer à la damnation éternelle, mais il eût été enclin à en voir une chez les égoïstes de tout acabit, les fourbes, les malhonnêtes, surtout s'il les découvrait parmi ceux qui auraient dû mériter sa sympathie. Il abhorrait ceux qui, constitués en dignité, recherchent leur intérêt personnel plus que le bien commun ou se montrent incapables de gérer adroitement ce qui leur a été confié. Quand de tels hommes passaient devant ses yeux, il explosait. Son franc-parler trouvait alors des paroles qu'aurait certainement désavouées la diplomatie du siècle... mais qui reflétaient une vérité des plus bienfaisantes. Comme le Christ, il eût sans pitié chassé les vendeurs de n'importe quel temple !

DUC IN ALTUM

Son année de noviciat terminée, le chanoine fut envoyé à Fribourg pour ses études sacrées. Outre « notre » (le même degré de parenté nous unissait aussi à lui) cher Père Décaillet qui le reçut chez lui et devint plus que jamais le protecteur de sa vocation, il trouva là-bas l'Université des catholiques suisses qui, alors déjà, jouissait d'un immense prestige. La Faculté de théologie notamment s'illustrait d'une pléiade de professeurs particulièrement éminents, tels les RR. PP. Marin Sola, Ramirez, Prümmer. Le jeune lévite en suivit les cours — que d'ailleurs il couronnera d'une licence en théologie — avec beaucoup d'intérêt. Il y apprit à penser et à se faire une idée très large de la doctrine chrétienne. Le christianisme ne s'enferme pas dans quelques formules passe-partout ni dans quelques recettes de morale. Il est essentiellement une vie, mais une vie vouée à la stérilité si elle ne peut s'appuyer tout d'abord sur d'élémentaires vertus naturelles. Sans celles-ci, la religion n'est qu'une horrible façade. Aussi, devenu prêtre le 19 septembre 1926 et envoyé par ses Supérieurs auprès des âmes, le chanoine Joseph Gross insistera-t-il toujours soit par ses prédications, soit par ses contacts directs avec les fidèles, sur l'indispensable honnêteté du cœur. Dieu ne peut bénir les méchants ni écouter favorablement les prières de ceux qui se complaisent dans « l'insincérité ». Nul, plus que lui, n'eût aimé cette parole de l'évangile : « Que ton langage soit : cela est, cela n'est pas ; ce qui se dit de plus vient du Malin. »

Joseph Gross fit ses premières armes à Pollegio où l'Abbaye, à la demande de Mgr Bacciarini, Administrateur apostolique de Lugano, avait été appelée à diriger le vieux collège qui avait servi naguère de petit séminaire diocésain pour les élèves de rite ambrosien. On ne sait si notre chanoine goûta des joies ineffables dans l'enseignement... Les difficultés d'une langue étrangère, l'éloignement de son cher Valais, tout dut lui peser... Cependant, il trouva une compensation à toute sa nostalgie dans la connaissance qu'il faisait d'un nouveau pays, de populations si différentes des nôtres. Il était curieux de nature, voulant se rendre compte personnellement de ce que livres et journaux lui apprenaient... Les vacances étaient un temps particulièrement propice à ces expériences humaines, puisqu'elles lui donnèrent l'occasion de parcourir toute l'Europe centrale et méridionale, voire même l'Allemagne, cette grande Allemagne où, à chaque tournant de chemin, il pouvait apercevoir quelque démonstration politique ou militaire et constater l'enthousiasme des foules germaniques pour celui qui les gouvernait alors en maître absolu. L'Autriche le retint plusieurs fois. Avec quel plaisir il aimait à évoquer ses nombreux séjours dans les magnifiques abbayes augustiniennes de Klosterneubourg et de Saint-Florian, où il reçut toujours l'accueil le plus délicatement fraternel ! Retour de ses voyages, il reprenait la besogne quotidienne d'une âme plus vigoureuse. Tour à tour, il enseigne à la Grande Ecole du Châble, accomplit les fonctions de vicaire à Vollèges. Les populations s'attachaient à lui. Son langage direct et sans fard, son exubérance familière, ses réflexions à l'emporte-pièce, ses attitudes une fois ou l'autre quelque peu désinvoltes ne trompaient personne : elles cachaient des trésors de dévouement, de droiture, de simplicité. Il conserva d'ailleurs de solides amitiés dans cette vallée de Bagnes où il se plaisait à revenir au gré d'une invitation ou d'un ministère occasionnel.

Rappelé à l'Abbaye en 1934 par Mgr Burquier, il fut chargé de divers cours au Collège et à l'Ecole de théologie. Cette dernière activité notamment convenait à ses goûts. Enseignant l'histoire de l'Eglise, il put passer le plus clair de son temps à la lecture des ouvrages majeurs consacrés au passé. Il aimait ces vastes panoramas intellectuels qui l'aidaient peut-être à supporter ce que l'existence de tous les jours aurait pu lui apporter de banal ou d'étriqué. De plus, il y

discernait les voies divines, cette intervention de la Providence dans le gouvernement du monde, ce par quoi tout tient ensemble et qui, selon le mot de Claudel, se réfère en dernière analyse à la croix du Sauveur.

L'enseignement ne satisfaisait pas à lui seul ses désirs d'apostolat. Un chanoine régulier doit s'adonner au ministère direct auprès des âmes s'il veut demeurer dans la meilleure tradition de son Ordre. C'est la raison pour laquelle, d'entente avec ses Supérieurs, il devint successivement le pasteur dominical d'Allesses et de Daviaz. Avec beaucoup de courage sacerdotal, il s'occupa de ces deux villages, y assurant les offices avec ponctualité et dignité, donnant à ces populations montagnardes l'instruction religieuse en une prédication vivante, préparée avec un soin des plus consciencieux et qui fréquemment trouvait les accents de la véritable éloquence. Là aussi, on estima ce prêtre dévoué et quand on le sut malade en clinique, on lui fit parvenir à maintes reprises des messages de sympathie. Le chanoine en était visiblement touché, il appréciait, plus qu'il ne pouvait le dire, ces gestes spontanés de reconnaissance.

SATIEMUR BONIS DOMUS TUÆ

La physionomie de notre confrère serait fort incomplète si nous ne disions un mot de son affection pour l'Abbaye elle-même et pour son domaine patrimonial de Martigny. Il y a là les deux pôles de son cœur.

L'Abbaye, il l'aimait sans réserve, lui subordonnant les allégresses et les douleurs de sa sensibilité. Il l'aimait pour son passé et, plus encore, pour son rôle d'aujourd'hui. Surtout, il la voulait fidèle à sa mission traditionnelle. Si une attitude quelconque lui paraissait dévier de l'idéal qu'il rêvait pour elle, il en souffrait au fond de lui-même plus qu'on aurait pu croire. C'est dans ces circonstances qu'il exprimait tout droit sa pensée et si sa manière d'envisager les problèmes n'était point partagée par ses confrères, il se murait dans un silence fait d'inquiétude et surtout de prière fervente.

Le chanoine Gross avait un tempérament très sociable. Il aimait la compagnie de ceux qui l'entouraient et on le trouvait toujours prêt à rendre service. Pour rien au monde il ne se fût mêlé aux affaires des autres, tant il respectait la liberté d'autrui, de ceux qu'il jugeait assez avertis pour assumer la

responsabilité de leur comportement. Aimable envers tous, le chanoine Gross s'était cependant attaché tout particulièrement à un cercle d'amis et de confrères en qui il avait découvert d'agréables affinités d'esprit et de cœur. Ceux-là surtout pourraient parler de l'homme foncièrement bon qui vient de les quitter, du prêtre profondément pieux mais qui avait peut-être le tort, parfois, de dissimuler quelques-unes de ses plus bienfaisantes vertus sous le voile d'un certain rationalisme. Les regards superficiels croyaient seuls à ces attitudes apparemment déconcertantes, réactions toutes normales contre la facile invasion de l'hypocrisie.

Le chanoine avait conservé l'administration de ses vignes familiales à Martigny. Là, en son mazot, il était vraiment lui-même... : un excellent Salvanain, tout exubérant des meilleures traditions de sa race, hospitalier, enjoué même, d'une sympathique spontanéité. Comme on l'a dit, il y était vraiment roi. Ses vignes étaient pour lui un symbole, celui du travail acharné de ses parents et de ses ancêtres, celui aussi de coutumes qu'il aurait eu mauvais gré d'interrompre... Elles lui étaient aussi l'occasion magnifique d'une bienfaisante diversion au milieu des semaines de classe ou de vacances, rien n'étant plus poétique que ce pied-à-terre rustique au milieu des vignobles de Soleil...

EXSULTABUNT DOMINO ...

Les funérailles du chanoine Gross se déroulèrent en la basilique abbatiale le 16 janvier dernier. Présidées par Son Exc. Mgr Haller, elles se déployèrent selon le cérémonial habituel, au milieu d'un grand concours de parents et d'amis venus apporter au regretté défunt un dernier hommage d'affection. Au banc réservé aux Autorités, on put remarquer la présence de MM. Marcel Gross, conseiller d'Etat, Moulin, conseiller aux Etats, Bonvin, conseiller national et président de la ville de Sion, Alphonse Gross, préfet du district de Saint-Maurice, Hyacinthe Amacker, président de la Ville, et Ernest Duroux, président de la Bourgeoisie. Salvan, Vernayaz, Bagnes, Vollèges, Allesses et Daviaz avaient envoyé de nombreuses délégations. Unaniment on pleurait un prêtre trop tôt disparu, une âme dont le rayonnement aurait été, longtemps encore, fort bénéfique pour l'Eglise et le Pays.

Georges REVAZ